L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 3 NOVEMBRE 1886. 60me Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI 3 NOVEMBRE 1886

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la campagne, avec les prix suivants.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, au local Avenue Carrollton, entre St-Louis et Toulouse, un lot de meubles, 33 gros cochons, 1 bateau, 1 fusil, etc.

Le port de la Nlle-Orléans.

Deux ordres de qualités constituent un port commercial, digne de ce nom et appelé à un grand avenir; les unes intrinsèques, les autres extrinsèques. Les premières sont l'accessibilité et la sécurité. Il faut que les eaux soient assez profondes pour que tous les navires puissent y entrer et en sortir à l'aise, en tout temps, sans redouter le moindre accident; il faut que les navires, une fois entrés, y séjournent parfaitement à l'abri des attaques du dehors ou de la violence des ouragans.

Examinez le port de New York; il est magnifique, d'une vastitude sans égale, aux eaux profondes; tiri n'en est pas de plus beau au monde, mais, au point de vue de la sécurité, il n'est pas exempt de critique. Avec les canons à longue portée dont se sert maintenant la marine militaire, on pourrait bombarder ses navires amarrés, soit dans l'Hudson, soit dans la rivière de l'Est, et les vents y aiffent parfois avec une telle violence, que l'on a vu des bâtiments de toutes grandeurs, poussés les uns contre les autres, s'entrechoquer et se faire des avaries considérables.

La Nouvelle-Orléans n'a pas tous les avantages du port de New York. Il n'y a pas longtemps que le débouché du fleuve dans le Golfe a suffisamment de profondeur pour que les vaisseaux de haut bord puissent s'y hasarder à toute époque de l'année; les jetées Eads lui ont donné ce qui lui manquait. A ce point de vue, le commerce ne peut plus craindre de pénétrer dans notre fleuve, de le remonter jusqu'à nos quais, où il trouve un abri d'une sûreté sans pareille contre les attaques des éléments ou celles de l'ennemi.

Passons aux qualités intrinsèques.

Le commerce de transit se composant d'exportations et d'importations, il est nécessaire, d'abord, que le port soit un centre où arrivent, par des voies naturelles, faciles, rapides, économiques, les produits intérieurs du pays. Supposez-le assis sur un fleuve, traversant de part en part tout le territoire, du Nord au Sud, et recueillant, à droite et à gauche, les eaux de quarante à cinquante tributaires navigables, qui rayonnent dans son lit les eaux des régions les plus éloignées de l'Ouest et de l'Est, de manière qu'il puisse recevoir—non seulement les céréales, les denrées multiples des contrées agricoles, mais encore les articles primitifs de la plupart des contrées et des villes manufacturières, et les apporter sur les quais de ce port; vous pouvez dire, avec assurance, qu'il est appelé à un grand avenir. Si le trafic n'y est pas déjà énorme, c'est qu'il a quelque défaut caché où qu'il est la victime de quelque concurrence victorieuse—légitime ou déloyale.

New York jouit-il de tous ces avantages? Non. Il n'a absolument qu'un cours d'eau, très large, qui le compose en grande partie, mais dont le cours est extrêmement peu étendu; il n'a presque rien à attendre de ce côté. Il peut faire parvenir une immense quantité de marchandises du dehors sur les bords de l'Hudson, si la contrée est assez riche pour les lui payer—voilà tout. Les autres articles qui lui viennent de l'intérieur, du Nord, de l'Ouest, du Sud-Ouest, du Far-West, lui arrivent par chemins de fer—voies de communication très rapides, mais aussi fort coûteuses et pour lesquels les moyens de transport sont toujours limités. Les plus grandes trains ne pourront jamais lutter avec les bâtiments marchands pour la capacité ni pour les prix.

Ici encore, la Nouvelle-Orléans a une supériorité que personne ne peut lui contester dans le Nouveau-Monde. Une dizaine de navires lui apportent, en un seul voyage, plus d'articles à placer au dehors que toutes les lignes ferrées qui convergent sur New-York, ne sont capables de le faire, en trois mois d'un mouvement incessant. Quant aux prix, la comparaison est encore moins possible. L'Ouest en sait quelque chose; ses fermiers étaient ruinés par les frais de transport, qui leur enlevaient le plus clair de leurs bénéfices; c'est même à lui, à ses réclamations, à ses efforts constants, que nous dûmes la construction des jetées Eads, qui nous ont ouvert un avenir nouveau sur lequel nous avions, pour ainsi dire, cessé de compter.

Enfin, il est de toute nécessité que le port en question ait, au-dehors, de nombreux marchés prêts à recevoir et à acheter, à un prix convenable, les masses d'articles qu'il reçoit de l'intérieur; de nombreuses contrées qui lui envoient leurs produits en retour de celles qu'il leur expédie. Ayant ainsi à sa disposition d'énormes ressources pour l'importation et l'exportation, il est appelé, par la force des choses, presque malgré lui, à prendre une importance exceptionnelle dans le trafic maritime.

Au point de vue de l'Europe, la Nouvelle-Orléans, ne peut lutter avec New-York, placé tout à la fois en face des plages occidentales de l'Atlantique et recevant directement les voyageurs et les marchandises du Vieux Monde. C'est à cela qu'il doit son étonnante développements, et il est encore plus redevable de sa grandeur et de ses richesses à l'immigration qu'au trafic. Mais si nous sommes moins favorisés, sous ce rapport, nous avons d'autres avantages qu'il n'a pas. Nous sommes placés en face d'immenses régions qui, bien que peu peuplées et encore à moitié incultes, ne renferment pas moins de quarante millions d'habitants. Si l'Europe a pour elle le passé, l'Amérique Centrale, l'Amérique du Nord, le Mexique, les Antilles ont pour eux l'avenir. C'est vers eux que se dirige le commerce du globe; c'est là que vont se faire les grandes affaires. Quand le Canal de Panama sera creusé, ce sera la voie préférée du grand trafic maritime entre les deux océans et les deux hémisphères.

Il n'y a pas grande différence dans les distances entre New-York et le Brésil ou le Vénézuéla et entre la Nouvelle-Orléans et ces mêmes contrées, mais le grand port de l'Est ne trouve aucun point intermédiaire pour y faire escale, pour s'y ravitailler, pour y placer une partie de ses marchandises, tandis que nous avons à nos portes le Mexique, l'Amérique Centrale, les Antilles. Nous pouvons aller jusqu'à Caracas, jusqu'à Bolivar, même jusqu'à Para, jusqu'à Pernambuco, jusqu'à Rio de Janeiro, sans grande peine, en passant d'un port à l'autre, presqu'en faisant le cabotage—autant de conditions qui nous donnent, de ce côté, une supériorité énorme sur notre puissante rivale.

Tant que les Etats-Unis n'ont eu d'autre but que d'entretenir des rapports nombreux, constants, avec le Vieux Monde, la Nouvelle-Orléans a été reléguée sur le second ou le troisième plan; maintenant qu'ils portent leurs regards ailleurs, qu'ils sentent le besoin d'exporter, et, qu'après y avoir bien réfléchi, après avoir bien étudié la question, ils s'aperçoivent que leur principale, presque leur seule ressource, est l'Amérique du Centre et du Sud, la position de notre port change du tout au tout; il prend une valeur qu'on ne lui soupçonnait pas, et l'on commence à s'occuper, partout, à travailler à son développement, à lui rendre faciles les voies de communication, à débarrasser son trafic des entraves qui l'embarrassaient et retardaient ses mouvements.

C'est là, à n'en pas douter, la cause de l'intérêt que semblent lui porter nos gouvernants, qu'ils lui porteront, de plus en plus, qu'ils soient démocrates ou républicains; car il s'agit de l'avenir commercial et industriel du pays, et quelle que soit la haine que certaines gens aient pour nous, elle finira, tôt ou tard, par céder au sentiment de l'intérêt.

Dans une pareille situation, il ne dépend plus que de nous de prendre dans l'Union, comme port, la place qui nous appartient: les oppositions cesseront quand nous le voudrons. Mais il faut le vouloir et avoir le courage de prendre les moyens qui doivent conduire au but poursuivi. Le courage, nous le puiserons dans la conscience de notre valeur et de l'importance de notre port. C'est pour cela qu'il est bon de revenir, sans cesse, sur ce sujet, de montrer à nos concitoyens qu'ils peuvent beaucoup obtenir, parce qu'on a grand besoin d'eux, et que le jour où ils en auront pris la détermination bien nette, ils verront leur port devenir, sinon supérieur, au moins égal à celui de New York, dont les avantages ne doivent pas nous faire trembler, car les nôtres ne valent guère moins aujourd'hui que les siens et vaudront certainement beaucoup mieux un peu plus tard.

LOUISIANE.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 30 octobre :

M. Faustin Breaux nous a présenté un magnifique échantillon d'un plant de coton extrêmement prillifique, qu'il a cultivé dans ses champs, sur le bayou Grosse Tête. Dans l'espace de trois pouces, il y a jusqu'à six grabots très bien développés; généralement il n'y en a que trois, au plus, dans le même espace.

—On nous annonce que M. Edward R. Thurman, jeune avocat de Louisville, Kentucky, a inventé un "indicateur de station" à l'usage des chemins de fer. Il est possible que M. Thurman ait réussi dans sa découverte, mais il arrive en retard "juste un jour après la foire", comme dit le proverbe. M. C. C. Dellhommer, jeune et habile artisan de notre ville, a demandé, l'an dernier, un brevet pour un "indicateur de station" Il travaille en ce moment à achever le modèle pour l'envoyer au bureau des patentes.

Le *Democrat*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 30 octobre :

Nous avons un temps magnifique. Tant mieux pour la récolte et la roulaison! Les travaux de la nouvelle levée vont commencer bientôt.

—Dans la nuit de mardi, nous avons eu un changement subit de température. Mercredi, il a fallu endosser les paletots. Cependant le bureau des signaux avait annoncé qu'il n'y aurait pas de changement dans la température.

—On sait que les frères Jewall se sont fait une réputation par l'habileté qu'ils ont déployée à fermer certaines crevasses que les autres entrepreneurs avaient dû abandonner. Un des frères écrit à l'un des habitants de notre localité :

"Je sais que Plaquemine perd une quantité considérable de son terrain, par suite des éboulis qui se sont produits le long du fleuve; cela durera et se reproduira, tant qu'on n'emploiera pas des moyens *artificiels* pour y mettre un terme, soit avec les allocations du gouvernement, soit à l'aide de souscriptions volontaires. Les frais dépendant sans doute, de la profondeur du fleuve, en face de Plaquemine, et aux environs. Quelle est cette profondeur? Mon frère et moi, depuis le travaux que nous avons exécutés à la crevasse Belair et à celle de Davis, nous croyons qu'on peut prévenir les affaissements de terrains. Nous sommes même sûrs d'y réussir. Les citoyens de Plaquemines voudraient-ils en faire l'essais? La dépense ne compenserait-elle pas cent fois le montant des pertes subies?

—Décédés, sur le Bayou Plaquemine, Mme Mathilde Nereanx, née Dupuy, à l'âge de 82 ans. Elle était fille du major Aubrey Dupuy, un des premiers pionniers de la paroisse. La fille aînée du major, Mme Emerite Rille, était la mère de l'éditeur et propriétaire de notre journal.

Le *Sugar Planter*, Port Allen, paroisse West Baton Rouge, du 30 octobre :

Il y a, maintenant, environ 500 hommes employés à la levée Morganza. Si le temps est favorable, elle sera rapidement achevée. Il ne faut pas se dissimuler—les travaux à exécuter sont gigantesques. Espérons que la construction sera solide, que la levée servira, pendant de nombreuses années, de rempart contre les eaux du fleuve, et que nos biens et nos propriétés seront, une bonne fois, hors de danger.

La *Sentinelle*, Rayne, paroisse Acadie, du 30 octobre :

Nous recevons, de M. A. J. Chappuis, la lettre suivante:

"Si vous voulez me le permettre, je vais communiquer à vos lecteurs quelques remarques sur mon voyage dans l'Ouest. Ces remarques intéresseront notre public, surtout ceux qui passent leur temps à se plaindre de la pauvreté de nos terres. J'ai fait un long voyage sur le Louisville et Nashville, et parcouru le Mississipi, l'Alabama, le Tennessee jusqu'à Henderson, Ky., où le chemin de fer traverse la rivière sur un pont d'acier. J'ai été surpris tout le long de la route, de Montgomery à Henderson, de la pauvreté des récoltes de coton Le coton n'y croît guère plus d'un tiers du notre. Je me trouvais avec M. Heinz Webb, qui s'écriait souvent: "Comment les fermiers peuvent-ils vivre sur des terres si pauvres? Que ceux qui ont besoin d'être convaincus, se donnent la peine de faire le voyage; ils reviendront parfaitement convertis. Il faudrait inviter les gens qui se donnent tant de mal pour obtenir de si maigres résultats, à venir visiter la paroisse Acadie, à y acheter des terres où l'on fait notre maïs, notre coton, notre riz; ils seraient enchantés de la visite, encore plus de l'acquisition. Ici, nous avons tout pour nous; le climat et le sol combinés conspirent ensemble en notre faveur. Voilà pourquoi nous faisons de bonnes récoltes, tandis que les autres trouvent dans les résultats de travaux, plus pénibles que les nôtres, à peine de quoi vivre pauvrement."

Le *Meridional*, Abbeville, paroisse Vermillion, du 30 octobre :

Nous avons eu de la gelée blanche, dans les nuits de mercredi et de jeudi; elle n'a pas fait de mal à la végétation. Depuis, le temps est extrêmement agréable.

—Le coton nous arrive, tous les jours, une partie en semence, pour être passé au moulin et, de là, expédié pour Morgan City ou pour la Nouvelle-Orléans.

—La roulaison est commencée, et toutes nos sucreries fonctionneront bientôt. Le jus de la canne est doux et l'on s'attend à un bon rendement.

—On vient de nous apporter un paquet d'une centaine de grabots provenant de l'habitation de M. Adolphe Leblanc, un de nos principaux planteurs de coton. Nous n'en connaissons pas l'espèce, sans quoi nous engagerions nos fermiers à le cultiver, car il donne des résultats magnifiques. On en tirerait un excellent revenu.

Le *Courrier*, Houma, paroisse Terrebonne, du 30 octobre :

Nous avons un grand besoin de pluie. Il y a eu, ici, une légère gelée blanche, cette semaine.

—On va planter beaucoup de jate, cette année, dans nos champs.

—Un grand nombre de planteurs ont commencé leur roulaison,

—Le bâteau dragueur est en face de la propriété du capt. Bialand; on commence déjà, dans les environs, à ressentir l'effet de ce drainage.

—M. et Mme Tricou viennent de partir pour leur habitation, afin de commencer la roulaison.

Le *Times*, Houma, paroisse Terrebonne, du 30 octobre;

La roulaison est commencé dans notre paroisse. On nous apprend que le jus saccharin est abondant. La canne est d'excellente qualité et l'on peut compter sur une demi récolte.

—Marié sur l'habitation Omega, Bayou Black, paroisse Terrebonne, M. Kenneth Roohel à Mlle Eva Lançon, tous deux de cette paroisse.

L'*Advertiser*, Lafayette, paroisse Lafayette, du 30 octobre :

Le temps que nous avons eu, cette semaine, est un signe que l'hiver approche. Lundi soir, abondante pluie; puis le vent ayant changé, le froid est survenu. Depuis lors, le temps est resté plus frais. Jeudi et Vendredi matin, nous avons eu de légères gelées blanches, qui auront un bon effet sur la canne.

L'*Item*, Jeanerette, paroisse Ibérie, du 30 octobre :

L'habitation Albania, dirigée par M. H. Ancoin, est en pleine activité. Si nous sommes bien informés, le rendement y sera égal à celui de l'an dernier.

Il en est de même de la raffinerie Vautrey. Tout y est en mouvement; le succès est surprenant; du premier coup, on a fait du sucre de première qualité. MM. Peter Moresi et Alcide Leblanc ont la direction des machines.

La vie militaire.

On a l'habitude—écrit l'auteur de la "Vie Militaire", dans le *Temps*—de dire que les soldats ne "font pas de vieux os". Ceux qui reviennent sains et saufs des champs de bataille et qui ne ramassent pas dans un camp malsain quelque fièvre plus maligne souvent qu'un éclat d'obus, ne résistent pas à l'ennemi d'une oisiveté prolongée. Ils meurent aussitôt qu'ils ont pris leur retraite. Cela est si vrai que plus d'un rapporteur de la commission du budget a invoqué les statistiques officielles pour demander l'augmentation de ces pensions, "que l'Etat ne sert jamais pendant plusieurs années."

Est-ce la race qui est dégénérée? On serait tenté de le croire quand on songe aux soldats de la Révolution et du premier empire, à ces gaillards qui, pendant vingt ans, n'avaient pas cessé de faire la guerre, qui n'avaient presque pas quitté leurs bottes éperonnées et qui se retrouvaient, en 1815, aussi jeunes, aussi enthousiastes, aussi fous qu'au premier jour de cette lutte gigantesque dont ils avaient été les héros incomparables. Le mois passé, dans la salle du Muséum où les délégations de toutes les classes et de toutes les corporations venaient saluer M. Chevreul, un soldat de Napoléon Ier, M. Bourlois, réussit à pénétrer jusqu'auprès de l'illustre savant; il portait la croix de la Légion d'honneur et la médaille de Sainte-Hélène. M. Chevreul le pria de rester à découvert, et pour descendre au jardin, quelques instants plus tard, le savant dont on célébrait le centenaire voulut s'appuyer sur le bras de l'humble soldat. M. Bourlois, à vrai dire, n'a que de quatre vingt-quatorze ans.

A cette occasion, M. Désiré Lacroix, "arrière-petit-fils d'un centenaire militaire", a dressé une liste fort intéressante à parcourir; ils y figurent en très grand nombre, les soldats retraités qui ont vécu pendant plus d'un siècle. Antoine Baudrin est le premier dont on ait conservé le souvenir à l'Hôtel des Invalides; il était né en 1667 et était engagé dans les gardes françaises; à la bataille de Malplaquet, il perdit un bras; admis à l'Hôtel des Invalides, chargé des fonctions de portier-consigne, il n'y mourut qu'en 1768. Quatre ans plus tard, l'Hôtel des Invalides ne logeait pas moins de quatre centenaires: Jean Mérot, qui avait été blessé au siège de Fribourg; Dumets, ancien sous-officier dans le régiment de Royal Travaux; Tourcas, qui avait été marin avec Jean Bart, puis dragon, et Bilod, qui portait encore l'uniforme à l'âge de soixante-quinze ans! Les discussions animées s'élevaient parfois entre ces "respectables débris". Les cavaliers et les marins disaient que les gardes françaises, qui, au siège de Mons, avaient essayé très mollement d'enlever un retranchement et que leurs camarades avaient s'il faut en croire Racine (lettre du 3 avril 1691 à Boileau), surmonnés "des pierres." A Dettingen, ces mêmes gardes françaises s'étaient sauvés à la nage; de là, nouveau surnom: ils s'appellent les "canards du Main." Inutile, d'ailleurs, de chercher bien loin une explication plausible: à Patras, les gardes françaises logeaient chez l'habitant et jouissaient d'une excessive liberté.

Pendant les premières années de la Révolution, les "anciens de Parmée" jouèrent un rôle important. Ils étaient de toutes les fêtes, occupaient les places d'honneur. A la Fête des Victoires, le 22 octobre 1794, on acclame deux centenaires; l'un d'eux, Jean Thuret, qui, volontaire au régiment de Tourraine en 1714, était encore fusilier en 1790, et qui, en guise de trophées, avait rapporté de ses campagnes un coup de fusil reçu, en 1743, au siège de Kehl et sept coups de sabre sur la tête. Thuret était âgé de quatre-vingt-huit ans quand son régiment fut envoyé de Paris à Caen; il fit la route à pied!

La 30 juillet 1798, Napoléon Ier visitait la ville d'Agen. Derrière les députations officielles qui défilaient devant le souverain s'avançait un vieillard courbé presque en deux: on l'appelait le père Printemps; il était âgé de cent cinq ans et racontait avec fierté qu'il avait été soldat pendant les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI. Quand il aperçut l'empereur, il tomba sur ses genoux. Napoléon le releva, le fit asseoir et lui dit: "Je suis bien content de vous voir, mon père Printemps; vous avez entendu parler de moi récemment!—Oui, sire, répondit le vieillard; j'ai su que vous m'avez accordé une pension." L'empereur, alors, se mit à parler des campagnes de Catinat, et l'entretien qu'il eut avec le père Printemps dura plus d'un quart d'heure. Les courtisans en demeurèrent frappés d'étonnement.

En 1813, il y avait quatre centenaires à l'Hôtel des Invalides; trois d'entre eux avaient assisté à la bataille de Fontenoy. Enfin, en 1822, quand fut inaugurée, sur la place Notre-Dame-des-Victoires, la statue équestre de Louis XIV, le préfet de la Seine remit la croix de Saint-Louis à un ancien soldat, nommé Huet, qui était né en 1713. "Contemporain de Louis XIV, lui dit-il, recevez les insignes de l'honneur. Le roi vous proclame le doyen des soldats français." C'était un peu déclamatoire, mais il déchaînait aussi ce soldat du régiment de Champagne qui avait servi avec Huet et qui, en 1735, au siège de Philipsbourg, quittait la tranchée au moment où il fut abordé par le duc de Luynes. "Où donc allez-vous? demanda le duc.—Où peut aller un grenadier qui abandonne son poste? Je vais mourir." C'était vrai; ce brave avait reçu un biscaien dans le ventre.

LES GENTILSHOMMES JOUEURS.—M. Aurélien Scholl, dans le *Matin* de Paris, se livre à quelques réflexions philosophiques à propos des gentilshommes joueurs qui jettent par les fenêtres leur argent et leur cervelle:

Hélas! que j'en ai vu passer de gentilshommes de cette espèce! Au temps des grandes noces impériales, quand le café Anglais et la Maison-Dorée ne fermaient jamais, un maître d'hôtel me disait: "Une *Société* ne dure pas plus de cinq ans. Les viveurs, les *luisants* se succèdent avec une étonnante rapidité. La dernière bande a fini il y a six mois.

"Le vicomte de ..... est mort après avoir tout fait pour donner son nom à un enfant qu'on croit être de ..... La famille s'y est opposée et le vicomte est mort de chagrin; il aimait tant cet enfant-là! le baron ..... n'a pas duré; on lui a versé tant de bouteilles de vin dans le cou, qu'il a fini par attraper une fluxion de poitrine au bordeaux. M. le comte de ..... est sous-chef de gare dans une petite station du Midi. M. .... s'est engagé; il est en Afrique. Le marquis de ..... complètement rasé, joue, de la trompe de chasse dans un café-concert à Reine; il a trois francs par soirée. Depuis, quelques jours, la bande de M. de ..... a envahi le grand 16. Ils sont une dizaine qui vivront deux ou trois ans sur des jeunes gens arrivant de Bretagne et d'Anjou avec leur héritage. Puis tout ce monde là disparaîtra comme ses aînés. Il en viendra d'autres qui feront leur embarras, jusqu'au jour de la culbute....."

Et le garçon ajoutait: "Sur dix, il y en a deux qui se tuent, quatre qui meurent d'épuisement, trois qui vont en prison et un qui se met à travailler et se tire d'affaire.

—Et les femmes? demandai-je.

—Oh! les femmes, ce sont toujours les mêmes depuis vingt ans!"

Alexandre Dumas et Frédérick Lemaitre.

Au cours de son intéressante étude sur Prosper Goubaux dans le journal le *Temps*, M. E. Legouvé nous a raconté des anecdotes bien caractéristiques sur Alexandre Dumas et Frédérick Lemaître:

Après avoir fait *Trente ans ou la vie d'un joueur*, Goubaux songea à peindre la vie d'un ambitieux: *Richard Darlington*. ....Seulement, cette fois, il prit pour collaborateur un vrai maître, Alexandre Dumas. Quelle fut la part de chacun dans l'œuvre commune? Dumas l'a raconté lui-même dans ses Mémoires, avec une bonne foi et une bonhomie charmantes.

Le dénouement embarrassait fort les deux collaborateurs. Il fallait faire disparaître la jeune femme de Richard, mais comment! Un matin, Goubaux, toujours cherchant, arrive chez Dumas.

Il sonne, il entre. Dumas était encore couché. En voyant Goubaux, il se dresse tout debout sur son lit, ses longues jambes nues sortant des pans de sa chemise blanche, et, agitant frénétiquement ses mains au dessus de sa tête, il s'écrie d'une voix tonnante: Mon cher ..., je la f... par la fenêtre! je la f... par la fenêtre! La, c'était la femme de Richard, c'était Jenny!

Dans les *Mystères de Paris*, Frédérick jouait Jacques Ferrand, le *notaire*, le notaire débauché, voleur et respecté dans tout le quartier comme un saint. Le second acte se passe dans l'étude. Un pauvre industriel ruiné venait implorer la pitié de Jacques Ferrand. L'étude était pleine, les clercs étaient à leurs pupitres. Jacques Ferrand devait donner un malheureux et brave solliciteur un billet de cinq cents francs. Les deux auteurs étaient fort contents de ce dont si bien placé. Seul, Frédérick, dans le cours des répétitions, semblait inquiet, agité.

—Qu'avez-vous? lui demanda Goubaux. Est-ce quelque trait de générosité hypocrite que vous semble pas vrai et profond!

—Pas assez hypocrite, pas assez profond répondit-il brusquement. La bienfaisance de Jacques Ferrand ne lui coûte pas assez! Beau mérite de donner cinq cents francs quand on les a. Les vrais saints empruntent pour donner. Je ne veux pas de votre billet de cinq cents francs! —Mais alors, que ferons-nous et que feriez vous?

—Voici ce que je ferai, quand le pauvre homme m'exposera ses malheurs: je courrai à ma caisse pour y prendre ce qu'il me demande ... Mais ma caisse est sans cesse vidée par mes aumônes; je n'y trouve que trois cents francs en billets. Je les compléterai avec soixante francs en pièces de cinq francs, j'y joindrai même quelque menue monnaie, et enfin, pour achever la somme, j'emprunterai le reste à mon maître d'hôtel. Voilà mon billet de mille francs. Vous qui faites du bruit dans la paroisse! Je vais plus loin même que saint Martin puisque je prends jusqu'au manteau du maître d'hôtel pour habiller un pauvre. Me voilà aussi saint homme!

Au quatrième acte, il cherche encore un effet du même genre. Mais, cette fois, il n'y eut pas moyen de le satisfaire.

Jacques Ferrand vole enfin dans son cachot la malheureuse Cecile, dont il est affolé. A cette vue, tous ses instincts de brutalité effrénée se réveillent, et commence entre eux une scène de supplications, de menaces, de larmes, d'amour et de rage. Dans les dernières répétitions on fait sur le théâtre comme on fait sur le dans ce cage....

—Que cherches vous donc encore? lui dit Eugène Sue en riant.

—Je cherche un sac pour y mettre la paille sur laquelle on crainda et que je me la jette!

Il n'eut pas en botte de paille, mais il n'en fut pas moins terrible de sensualité farouche. Le jour de la première représentation avant cette scène il attendait dans le couloir le moment de son entrée; plus le moment venu il se retourna vers Goubaux et lui dit: ... avec quel accent, il faut le deviner, puisque maintenant je vais leur servir un plat de mon métier.

Lions et Dompteurs.

Une curiosité naturelle—dit Théodore de Grave, dans le *Figaro*—m'a toujours poussé à étudier les fauves, à suivre les représentations données par les dompteurs, à observer les différents moyens qu'ils emploient pour maîtriser ces redoutables animaux.

Il est vrai qu'un homme enfermé avec des lions dans une cage présente toujours un spectacle des plus émouvants. On sent que là, le drame existe réellement, qu'il n'est pas fait, mais bel et bien. Si le moindre incident qui se produit impressionne le spectateur, c'est que cet incident peut être suivi d'un dénouement sanglant, ainsi que cela est arrivé, cet été, à M. Bidel. Peut-être cet accident a-t-il quelque peu lassé la vogue de ce genre de spectacle et qui expliquent les applaudissements frénétiques recueillis par M. Arnuf Seeth, le dompteur du Cirque d'hiver, dont je reparlerai tout à l'heure, à propos de sa nouvelle procédure.

Chaque dompteur a, en effet, une manière à lui, propre à son tempérament et à son caractère. Pezon, par exemple, que nous voyons chaque année à la foire de Neuilly, est d'une école toute particulière. Dès qu'il entre dans la rapide des lions, le public est rassuré, on devine que rien de terrible n'est à redouter. Il est là chez lui, et ses bêtes ont l'air de le recevoir comme un ami qui n'est fait un peu attendre. Pezon est le Florian des bêtfauves. Il se plaît à plaisanter à ses hôtes avec une bonhomie en roseau à la main et tout enrubanné, qu'il serait toujours le bienvenu. Il a, d'ailleurs, pour habitude, de parler à ses lions avec la plus grande douceur, presque avec politesse; il les flatte, il les caresse de la main; il se couche au milieu d'eux, sur eux-mêmes, car il s'en sert comme d'un canapé. Mais on remarquera aussi que ces bons lions ne rugissent jamais; ils ignorent la colère. Lorsque l'un d'eux ouvre ses larges mâchoires et montre ses vieilles dents jaunies, c'est simplement pour bâiller. On dirait alors une de ces grandes peaux préparées qui servent d'enseigne aux marchands de fourrures.

Bidel, au contraire, qui a le tempérament d'un romantique, cherche des effets plus violents. Il aime ses animaux, qu'il excite constamment. A son approche ils deviennent furieux et menaçants; dès qu'il leur parle ils poussent des rugissements formidables et semblent toujours prêts à s'élancer sur lui; ce qui est malheureusement arrivé. Mais Bidel ne touche jamais avec la main ses redoutables pensionnaires. Il n'existe entre eux et le dompteur que des relations très tendues et pour lesquelles la respectable fourche que Bidel tient constamment en main joue le rôle d'intermédiaire. Certes, à ce point de vue, ses représentations sont d'un très grand intérêt; mais quoi qu'il en pense, son public aimerait bien aussi le voir de temps en temps faire la paix avec ses lions, auxquels il prodigue un peu trop de corrections.

Le lion, de tous les fauves, est un animal très doux, très soumis, sensible par dessus tout aux bons traitements de son maître. La crainte seule le rend redoutable, et quand on se conduit envers lui avec douceur, il n'y a pas de chien de chasse plus inoffensif, plus affectueux, car il est plus qu'aucun autre animal accessible à la reconnaissance.

Au temps où Charles Bihin, le célèbre dompteur, parcourait la province avec la ménagerie de M. de Maseilla, il arriva qu'un jour, à Besançon, son superbe lion de l'Atlas tomba très gravement malade. Charles aimait beaucoup ce lion qui, dans une circonstance, lui avait sauvé la vie en le défendant contre un tigre. Aussi, en voyant la pauvre bête malade, il ne songeait qu'à la guérir.

Une consultation en règle, il fut décidé que, pour soulager le lion, il faudrait arriver à lui administrer un lavement. La chose n'était pas absolument facile. Cependant, Charles, confiant dans l'intelligence, la douceur du lion, voulut tenter l'aventure. Le matin, muni de l'instrument rendu célèbre par Molière dans sa comédie de *M. de Pourceaugnac*, il entra chez le lion, accompagné d'un de ses domestiques. Dix minutes après, le remède était absorbé par le lion et les deux hommes sortaient sains et saufs de la cage.

Mais il est temps de revenir à M. Arnuf Seeth, le nouveau dompteur dont nous avons pu admirer au Cirque d'Hiver l'audace et le grand sangfroid.

Arnuf Seeth, que tout Paris voudra aller voir, est un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, de haute taille et d'une apparence très vigoureuse. Son système, son école, participe à la fois de celle de Pezon et de Bidel, ce qui donne à sa représentation un attrait tout particulier.

La cage dans laquelle il entre contient huit lions, mâles et femelles. Autour de lui, toutes ces bêtes grouillent, rampent, bondissent et rugissent. Par instants même, il en est quelques unes qui dressent leurs pattes jaunes, c'est simplement pour bâiller. On dirait alors une de ces grandes peaux préparées qui servent d'enseigne aux marchands de fourrures.

Bidel, au contraire, qui a le tempérament d'un romantique, cherche des effets plus violents. Il aime ses animaux, qu'il excite constamment. A son approche ils deviennent furieux et menaçants; dès qu'il leur parle ils poussent des rugissements formidables et semblent toujours prêts à s'élancer sur lui; ce qui est malheureusement arrivé. Mais Bidel ne touche jamais avec la main ses redoutables pensionnaires. Il n'existe entre eux et le dompteur que des relations très tendues et pour lesquelles la respectable fourche que Bidel tient constamment en main joue le rôle d'intermédiaire. Certes, à ce point de vue, ses représentations sont d'un très grand intérêt; mais quoi qu'il en pense, son public aimerait bien aussi le voir de temps en temps faire la paix avec ses lions, auxquels il prodigue un peu trop de corrections.

Le lion, de tous les fauves, est un animal très doux, très soumis, sensible par dessus tout aux bons traitements de son maître. La crainte seule le rend redoutable, et quand on se conduit envers lui avec douceur, il n'y a pas de chien de chasse plus inoffensif, plus affectueux, car il est plus qu'aucun autre animal accessible à la reconnaissance.

Au temps où Charles Bihin, le célèbre dompteur, parcourait la province avec la ménagerie de M. de Maseilla, il arriva qu'un jour, à Besançon, son superbe lion de l'Atlas tomba très gravement malade. Charles aimait beaucoup ce lion qui, dans une circonstance, lui avait sauvé la vie en le défendant contre un tigre. Aussi, en voyant la pauvre bête malade, il ne songeait qu'à la guérir.

Une consultation en règle, il fut décidé que, pour soulager le lion, il faudrait arriver à lui administrer un lavement. La chose n'était pas absolument facile. Cependant, Charles, confiant dans l'intelligence, la douceur du lion, voulut tenter l'aventure. Le matin, muni de l'instrument rendu célèbre par Molière dans sa comédie de *M. de Pourceaugnac*, il entra chez le lion, accompagné d'un de ses domestiques. Dix minutes après, le remède était absorbé par le lion et les deux hommes sortaient saines et saufs de la cage.

Mais il est temps de revenir à M. Arnuf Seeth, le nouveau dompteur dont nous avons pu admirer au Cirque d'Hiver l'audace et le grand sangfroid.

Arnuf Seeth, que tout Paris voudra aller voir, est un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, de haute taille et d'une apparence très vigoureuse. Son système, son école, participe à la fois de celle de Pezon et de Bidel, ce qui donne à sa représentation un attrait tout particulier.

La cage dans laquelle il entre contient huit lions, mâles et femelles. Autour de lui, toutes ces bêtes grouillent, rampent, bondissent et rugissent. Par instants même, il en est quelques unes qui dressent leurs pattes jaunes, c'est simplement pour bâiller. On dirait alors une de ces grandes peaux préparées qui servent d'enseigne aux marchands de fourrures.

Bidel, au contraire, qui a le tempérament d'un romantique, cherche des effets plus violents. Il aime ses animaux, qu'il excite constamment. A son approche ils deviennent furieux et menaçants; dès qu'il leur parle ils poussent des rugissements formidables et semblent toujours prêts à s'élancer sur lui; ce qui est malheureusement arrivé. Mais Bidel ne touche jamais avec la main ses redoutables pensionnaires. Il n'existe entre eux et le dompteur que des relations très tendues et pour lesquelles la respectable fourche que Bidel tient constamment en main joue le rôle d'intermédiaire. Certes, à ce point de vue, ses représentations sont d'un très grand intérêt; mais quoi qu'il en pense, son public aimerait bien aussi le voir de temps en temps faire la paix avec ses lions, auxquels il prodigue un peu trop de corrections.

Le lion, de tous les fauves, est un animal très doux, très soumis, sensible par dessus tout aux bons traitements de son maître. La crainte seule le rend redoutable, et quand on se conduit envers lui avec douceur, il n'y a pas de chien de chasse plus inoffensif, plus affectueux, car il est plus qu'aucun autre animal accessible à la reconnaissance.

Au temps où Charles Bihin, le célèbre dompteur, parcourait la province avec la ménagerie de M. de Maseilla, il arriva qu'un jour, à Besançon, son superbe lion de l'Atlas tomba très gravement malade. Charles aimait beaucoup ce lion qui, dans une circonstance, lui avait sauvé la vie en le défendant contre un tigre. Aussi, en voyant la pauvre bête malade, il ne songeait qu'à la guérir.

Une consultation en règle, il fut décidé que, pour soulager le lion, il faudrait arriver à lui administrer un lavement. La chose n'était pas absolument facile. Cependant, Charles, confiant dans l'intelligence, la douceur du lion, voulut tenter l'aventure. Le matin, muni de l'instrument rendu célèbre par Molière dans sa comédie de *M. de Pourceaugnac*, il entra chez le lion, accompagné d'un de ses domestiques. Dix minutes après, le remède était absorbé par le lion et les deux hommes sortaient saines et saufs de la cage.

Mais il est temps de revenir à M. Arnuf Seeth, le nouveau dompteur dont nous avons pu admirer au Cirque d'Hiver l'audace et le grand sangfroid.

Arnuf Seeth, que tout Paris voudra aller voir, est un jeune homme de vingt-